

# UN BOUT DE CHEMIN... AVEC FRANÇOISE LIVINEC

L'écrivain Hervé Bellec nous dépeint, à amples foulées, une personnalité dans un paysage. Un visage de la Bretagne en mouvement. C'est dans les méandres de la forêt du Huelgoat qu'il nous entraîne en compagnie de Françoise Livinec, la fondatrice et directrice de l'École des filles, cet espace d'art perché au-dessus du chaos.

Texte Hervé Bellec Photographie Xavier Dubois



Forêt du Huelgoat. 3 heures, environ 15 kilomètres.

Son basset bleu s'appelle Färö. Françoise n'était pas spécialement chien, mais des langues averties lui ont fait savoir qu'une femme toute seule dans la forêt à la tombée de la nuit... bref, pas besoin de faire un dessin. Färö, c'est aussi le nom d'une île perdue au beau milieu de la mer Baltique et où peut-être commence la légende de L'École des filles. Nous sommes en 2007

## À LA TOMBÉE DE LA NUIT

Françoise Livinec, fascinée par les films d'Ingmar Bergman qu'elle allait voir jeune fille au cinéma de Carhais, profite d'un voyage en Suède pour se rendre sur la tombe du cinéaste, qui vivait à Färö depuis de longues années. Juste une gerbe, celle de la société des chauffeurs de taxi de l'île, puisque apparemment Bergman était leur meilleur client. C'est dans ce cimetière que Françoise sent vibrer son téléphone. Son père au bout du fil. Pour prendre de ses nouvelles et lui annoncer au passage qu'il y a une proposition d'achat sur la maison de la grand-mère, au Huelgoat. Françoise, qui a plus ou moins largué les amarres avec la Bretagne, lui répond : "Très bien, vends si ça te chante !" Mais sur la route du retour, un doute, un doute qui prend de l'ampleur et devient gros comme une maison. Elle y voit un signe. Heureuse coïncidence, la galeriste fait à son retour à Paris un carton financier au salon annuel des collectionneurs. Et là, déclic, elle décide *illico* de racheter la maison de la grand-mère. La suite, on la connaît : une première galerie dans le garage, face au lac, et en 2009, l'ouverture de l'École des filles.

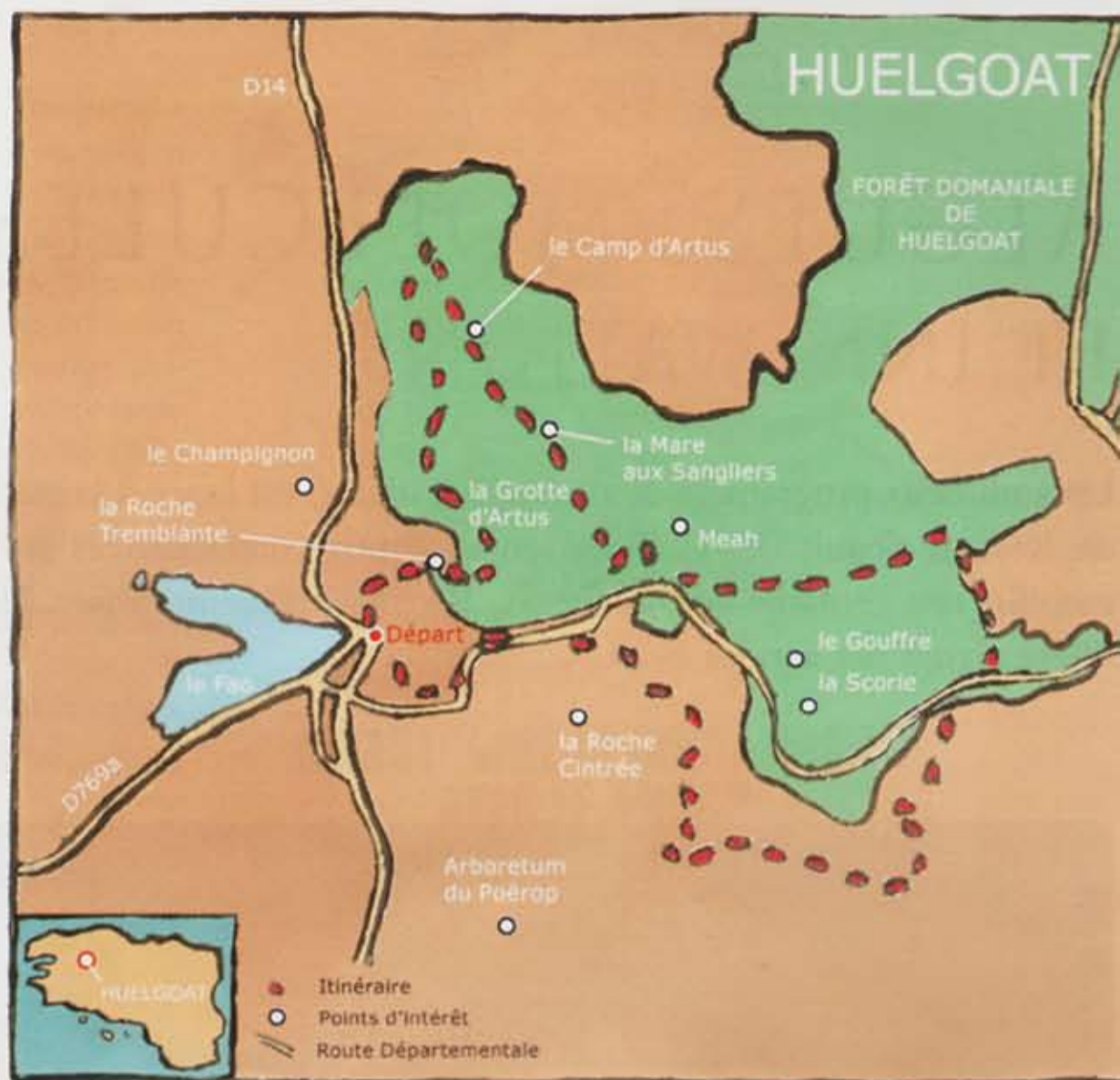
Françoise Livinec est une roussie qui derrière ses lunettes vous fixe droit dans les yeux sans jamais ciller des paupières, raison sans doute pour laquelle je préfère marcher à ses côtés. Nul besoin de se regarder en chiens de faïence, bien au contraire ; les yeux des marcheurs servent avant tout à anticiper le pas, à appréhender le terrain. Bien sûr, il arrive qu'au détour de la conversation nos regards se croisent incidemment, mais j'ai l'intime conviction, comme disent les enquêteurs, que les propos tenus au-dehors du regard frontal sont plus crédibles. Quoi qu'il en soit, elle m'a dit OK

pour la balade, à la condition expresse que ce soit le soir, à la tombée de la nuit, à l'heure où les biches se réapproprient les lieux. M'a fixé rancard à 18 heures. Le temps de se changer et elle est à moi. Pour patienter, je fais une fois de plus, et sans m'en lasser, le tour du propriétaire. L'odeur de la craie s'est évaporée dans les mémoires. Les anciennes salles de classe sont devenues des salles d'exposition, les rires et les bavardages des écolières ont laissé place au silence qu'imposent les scènes de la campagne bretonne de Fredriksen, les grandes envolées atlantiques de Matthieu Dorval, les lourdes pierres inquiétantes de Loïc Le Groumellec. Seuls sont restés les arbres où allaient se percher, en des heures interminables, les rêveries de ces jeunes filles. Sous le préau, je note cette phrase d'une femme qui fut élève en ces lieux de 1948 à 1956 : "Une forêt ne sent pas comme une autre forêt."

Revoilà Françoise, cette fois-ci armée de deux bâtons. Son trajet est sensiblement le même, histoire de se vider la tête après une journée de coups de fil, de courriels, de négociations, et c'est d'ailleurs dans le côté répétitif de l'exercice qu'elle trouve son plaisir, c'est par le rituel que surgit la grâce. Elle confesse que cette marche quotidienne est une sorte d'incantation, un chant solitaire et je comprends ce qu'elle veut dire comme le comprennent tous ceux que la vraie marche inspire. Nous voilà donc partis pour trois heures de balade crépusculaire au cœur de la forêt du Huelgoat qui, par bonheur, a repris du poil de la bête depuis le sinistre ouragan de 1987 qui avait détruit en une seule nuit près d'un million de mètres cubes de bois. Le long du canal de la mine, Françoise se raconte par bribes. Le lycée à Carhaix, le droit à Rennes, l'École du Louvre à Paris, le métier de commissaire-priseur chez Drouot, avant d'entamer un virage à 90 degrés pour se retrouver brocanteuse le matin aux puces de Saint-Ouen et interne en psychiatrie le reste de la journée. Galeriste enfin, ici et à Paris, avenue Matignon.

## AU MILIEU DES MYRTILLES

La forêt du Huelgoat a vécu, elle aussi, plusieurs vies. On louvoie entre les chênes et les pins sylvestres, comme entre les lignes d'une frise chronologique disparate qui remonte à la nuit des temps. Ici, un peuple d'ouvriers hagards extrayaient des profondeurs le plomb et l'argent. Plus loin, à chaque aube que Dieu offrait, un cavalier noir faisait disparaître au fond du gouffre les amants éphémères de Dahut. Au sommet d'une butte qui ressemble à une antique motte féodale, Victor Segalen agonisait au milieu des myrtilles et son sang ruisselait vers la rivière d'Argent où se baignaient à moitié nues de bien funestes fées. Retranchés derrière les talus du camp d'Artus, des soldats en armes attendaient en silence un combat qu'ils savaient d'avance perdu. Françoise m'assure que la terre a une mémoire, qu'elle restitue des sons là où il s'est passé "quelque chose" qui a sectionné le fil des jours paisibles. Alors, il suffit de dresser l'oreille pour entendre des résonances, des ondes qui parviennent jusqu'à nous : les cris des contremaitres de la mine, les grincements de sa grande roue hydraulique, le hurlement *decrescendo* du misérable amant de Dahut projeté dans l'abîme, le rire insolent des fées, le chant du glaive qui éventre la panse du soldat d'Arthur et la voix bientôt caverneuse de Victor Segalen qui murmure, avant de succomber, quelques vers de Shakespeare.



De quoi frémir à cette heure du jour où les rochers des chaos semblent s'éveiller d'une longue torpeur, où les arbres nous enivrent d'un étrange parfum d'humus, où le chant de la rivière d'Argent se fait *gwerz*, mais le crépuscule teinte notre promenade d'un je-ne-sais-quoi de romantique et c'est à ce moment précis, cadeau de la vie, que deux biches s'enfuient au détour d'une clairière, aussitôt courées par Fårö, qui se souvient soudain avoir été chasseur dans une autre vie. Soulagés, presque étonnés d'avoir échappé aux mâchoires de la forêt et à ses sortilèges, nous longeons le moulin du chaos jusqu'à voir apparaître les dernières lueurs du jour qui incendient les cheveux de ma guide et nappent le lac d'un vernis de cuivre.

## Expositions

- *Colorful Cows*, galerie Françoise Livinec, Paris, du 22 février au 22 mars 2013.
- *Blacksight vision noire*, Pavillon des arts et du design, Jardin des Tuileries, Paris, du 27 mars au 1<sup>er</sup> avril 2013.
- *Exposition et colloque international Victor Segalen et L'esthétique du divers*, Huelgoat, les 25 et 26 mai 2013.
- *Quel temps fait-il ?* École des filles-espace d'art, Huelgoat, du 22 juin au 22 septembre 2013. [www.ecoledesfilles.org](http://www.ecoledesfilles.org)